

PAR LA FAUTE
DE M. DE BALZAC

PAR ANDRÉ MAUROIS

Les Amis d'Edouard

N° 56

The Project Gutenberg eBook of Par la faute de M. de Balzac

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Par la faute de M. de Balzac

Author: André Maurois

Release date: January 12, 2020 [eBook #61160]

Language: French

Credits: Produced by Laura Natal Rodrigues at Free Literature (Images generously made available by Hathi Trust.)

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK PAR LA
FAUTE DE M. DE BALZAC ***

PAR LA FAUTE

DE M. DE BALZAC

PAR ANDRÉ MAUROIS

LES AMIS D'EDOUARD

N° 56

La soirée s'était passée à fumer des cigarettes en portant sur les hommes et les œuvres des jugements aussi dépourvus de bienveillance que de solidité quand, vers minuit, la conversation se ralluma tout d'un coup, comme ces feux que l'on a cru morts et qui réveillent le dormeur surpris dans une chambre illuminée.

On en était venu, j'ai oublié comment, à parler de l'inconsistance des caractères, de cette folle incohérence des désirs et des sentiments qui fait le même homme capable tour à tour de courage et de lâcheté, de libertinage et d'austérité, qui mêle parfois une pureté véritable à l'exercice de la prostitution et une générosité sincère à une avarice active, enfin qui rend si difficiles à prévoir les actes des êtres que l'on croit connaître le mieux, et le jeune Bazire, qui ne perd jamais de vue les thèses favorites de son parti, avait aussitôt profité de ce beau terrain pour les y déployer en ordre de bataille.

—Eh! oui, avait-il dit, ce que vous appelez une «personnalité» n'est qu'un chaos de sensations, de souvenirs, de tendances, et ce chaos est impuissant à s'organiser lui-même. Mais vous semblez oublier qu'il peut être organisé *de l'extérieur*. Une doctrine peut orienter ces petits éléments dispersés comme un aimant oriente les grains de limaille. Un grand amour, une croyance religieuse, un préjugé plus vigoureux que les autres introduisent dans un esprit l'invisible armature qui lui manquait et lui permettent d'atteindre à cet état d'équilibre qui est en somme le bonheur. Le point d'appui, le point d'accrochage d'une âme doit toujours être en dehors d'elle, et c'est pourquoi...

À ce moment Renaud ferma d'un geste sec le livre qu'il feuilletait.

—La religion? dit-il en se frottant l'œil gauche... Oui, la religion, la passion peuvent mettre de l'ordre dans un esprit... Oui... Mais pour moi qui n'ai, ni le bonheur de croire, ni la délicieuse folie d'aimer, la grande force d'équilibre, c'est plutôt la fiction... Le Prince André, de Tolstoï, le Lucien Leuwen, de Stendhal, voilà les «organisateurs de mon chaos»... Et je ne crois pas que mon cas soit bien rare... Est-ce que Rousseau n'a pas en son temps modifié, et même créé, la sensibilité de quelques millions de Français? D'Annunzio celle de l'Italien moderne? Wilde celle de quelques Anglais du début de ce siècle?... Et Chateaubriand?... Et Rimbaud?... Et Barrés?

—Pardon, interrompit l'un de nous, ont-ils créé la sensibilité de leur temps ou l'ont-ils simplement notée?

—Notée? Jamais, cher ami... Les types que dessine le grand écrivain sont ceux qu'une époque souhaite, non ceux qu'elle offre. Le chevalier courtois et galant de la chanson de geste a été imaginé dans un milieu de brutes, puis il a transformé ses lecteurs. Le héros désintéressé du cinéma de Los-Angeles est celui d'une nation d'hommes d'argent. L'art présente des modèles, l'homme les réalise, et en les réalisant les rend inutiles en tant qu'œuvres d'art. Quand la France fut pleine de Manfreds et de Renés véritables, elle se dégoûta du romantisme. Proust va nous faire une génération d'analystes qui auront horreur du roman d'analyse et n'aimeront plus que de beaux récits tout nus.

—Excellent sujet de conte d'Hoffmann ou de Pirandello, dit le jeune Bazire: les personnages du romancier s'animent et le maudissent...

—Rien n'est pourtant plus certain, cher ami, et cela est vrai jusqu'aux détails... Les gestes mêmes de vos personnages deviendront un jour des gestes de chair. Vous souvenez-vous d'une phrase de Gide: «Que de Werther secrets s'ignoraient qui n'attendaient que la balle du Werther de Goethe pour se tuer?...» Je connais, moi, un homme dont la vie entière a été transformée par un simple geste d'un héros de Balzac.

—Avez-vous lu, dit Beltara, qu'à Venise, pendant toute une saison, un groupe de Français imagina de prendre les noms des principaux personnages de Balzac et de feindre leurs caractères? On ne rencontrait plus au café Florian que Rastignac, de Marsay, Nathan, la duchesse de Maufrigneuse; plusieurs des actrices tinrent à honneur de jouer leur rôle jusqu'au bout...

—Ce dut être charmant, reprit Renaud; encore n'était-ce qu'un jeu, tandis que pour l'homme dont je vous parle, ce fut sa vie réelle, sa vie unique, qui changea soudain de direction sous l'impulsion d'un souvenir littéraire. C'était un garçon que j'ai eu comme camarade à Normale et qui se nommait Lecadiou..., l'homme le plus remarquable, et de loin, d'une promotion qui n'était pas médiocre.

—Remarquable en quoi?

—En toutes choses... Une âme forte, étrange... le besoin de se faire une doctrine, de tout remettre en question pour tout reconstruire à sa mesure... besoin dangereux, illusoire, mais qui tout de même chez les adolescents est un des signes de la grandeur... Comme écrivain, comme orateur, il avait déjà du talent... Jamais le ton «scolaire»... D'ailleurs il lisait surtout des romans, et Stendhal, Balzac étaient ses dieux.

Il leur ressemblait un peu par la carrure. Bâti en force, il était laid, mais de cette laideur intelligente, empreinte de bonté, et comme monumentale qui est presque toujours l'enveloppe du grand romancier. Je dis «presque toujours», parce que d'autres tares moins visibles, le manque de caractère, un vice, peuvent provoquer ce besoin de se réincarner qui est nécessaire pour faire un créateur. Mais Tolstoï jeune était hideux, Balzac massif, Dostoïevski faunesque et le visage du jeune Lecadiou me rappelait celui d'Henri Beyle au moment où il quitte Grenoble.

On devinait qu'il était pauvre; il m'emmena plusieurs fois chez son beau-frère, un mécanicien de Belleville chez qui l'on déjeunait dans la cuisine et qu'il montrait à toute l'École avec une sorte d'ostentation. Sentiment très «Julien Sorel», et tout faisait voir en effet que ce caractère le hantait. Quand il parlait de la scène où Julien dans le jardin obscur saisit sans amour la main de M^{me} de

Rénal, il avait l'air de raconter sa vie. Les circonstances ne lui permettaient d'essayer son audace que sur des servantes de bouillon Duval ou des modèles de la Rotonde, mais il attendait avec impatience le moment où il pourrait soumettre des femmes orgueilleuses, ardentes et chastes.

«Forcer l'entrée de ces salons par une grande œuvre que l'on ne puisse négliger, me disait-il, oui c'est possible... Mais avec quelle lenteur! Et d'ailleurs comment faire un bon roman sans connaître des femmes vraiment achevées?... Un avenir politique? Il y faut un patron. Comment le séduire sans le rencontrer? Une maîtresse distinguée m'épargnerait dix ans d'écoles et de basses intrigues.»

Un jour, comme il avait oublié son carnet de notes sur une table, nous l'avions feuilleté et nous étions tombés sur une page étonnante. En tête, on lisait comme une sorte de titre: Points de repère, puis au-dessous:

Musset à vingt ans est un grand poète.	Rien à faire.
Hoche, Napoléon à vingt-quatre ans sont généraux en chef.	Rien à faire.
Gambetta à vingt-cinq ans est un avocat illustre.	Peut-être.
Stendhal ne publie <i>Le Rouge et le Noir</i> qu'à quarante-huit ans.	Voilà qui laisse de l'espoir.

Cet agenda de l'ambition nous parut alors assez ridicule, bien que l'hypothèse: *Lecadiou, homme de génie*, fût en somme loin d'être absurde. Dans toute vie de grand homme possible intervient à un moment imprévisible un événement minuscule qui déclenche le succès. Que serait devenu Bonaparte sans Vendémiaire à Saint-Roch? Byron sans le coup de fouet des critiques écossais? Rien sans doute que de fort ordinaire. Encore Byron boitait-il, ce qui, pour un artiste, est une force, et Bonaparte, timide, craignait les femmes. Notre Lecadiou, lui, était laid; il était pauvre; il avait du talent, mais trouverait-il son Saint Roch.

* * *

Au début de notre troisième année le directeur de l'École fit appeler dans son bureau quelques-uns d'entre nous. Ce directeur était Perrot, le Perrot de l'*Histoire de l'Art*, un brave homme qui ressemblait à la fois à un sanglier fraîchement sorti du bain et à un Cyclope, car il était borgne et formidable. Quand on lui demandait un conseil d'avenir, il répondait: «En sortant d'ici, tâchez de trouver une bonne place, bien payée, avec peu de travail.» Ce jour-là, il nous annonça que le député Trélivan souhaitait qu'un Normalien voulût bien donner des leçons particulières à ses fils.

Nous connaissions Trélivan, ancien ministre de l'Instruction publique, ancien Président de la Chambre, le plus cultivé, le seul spirituel des hommes d'État de ce temps-là. Dans sa jeunesse, il avait étonné le Quartier Latin en récitant debout sur une table les Catilinaires et les Philippiques. Le père Hase, le vieux professeur de grec de la Sorbonne, disait n'avoir jamais eu un meilleur élève, et vraiment il ne semblait pas que les succès politiques l'eussent trop gâté. Il conservait ce dédain du succès sans lequel le succès marque la fin d'un esprit et une sorte de fantaisie dans le langage et les attitudes qui nous enchantait. Cette idée même de désirer pour ses enfants, plutôt qu'un de leurs maîtres ordinaires, un précepteur aussi jeune que nous l'étions tous, semblait bien de Trélivan et nous plut.

J'aurais accepté volontiers d'aller chez lui quelques heures par semaine, mais Lecadiou comme «cacique» avait un droit de priorité et sa réponse était facile à prévoir. Il trouvait là l'occasion qu'il devait si fort souhaiter; il entra de plain-pied chez un homme qui avait été puissant et le serait encore, dont il pourrait quelque jour devenir le secrétaire et qui certainement allait le lancer dans ce monde mystérieux que notre camarade prétendait dominer. Il accepta avec joie. Perrot lui conseilla de profiter de ce «haut patronage» pour se faire donner une belle place où il «croûtilonnerait» pendant le reste des jours. Le lendemain, il entra en fonction.

J'étais son meilleur ami et son confident. Presque chaque soir nous avions ensemble, sur le palier du dortoir, de longs entretiens. Je sus dès la première semaine qu'il était désappointé, n'ayant vu Trélivan

qu'une fois, le premier jour. Le ministre vivait peu chez lui. Il avait prié sa femme, avec une politesse ironique, de s'entendre avec M. Lecadiou. M^{me} Trélivan paraissait avoir trente-cinq ans; elle était très belle, ou du moins avait semblé telle à mon ami.

Le dimanche suivant, nous fûmes invités à déjeuner par un de nos anciens professeurs, alors devenu député. C'était un ami de Gambetta, de Bouteillier, de Trélivan, et Lecadiou en profita pour se renseigner.

—Qu'est-ce c'est que M^{me} Trélivan?

—M^{me} Trélivan?... C'est la fille d'un préfet... bonne bourgeoisie. J'ai dîné chez elle...

Lecadiou, penché sur la table, l'écoutait avec une extrême attention:

—Est-elle honnête? demanda-t-il brusquement.

—Qui? M^{me} Trélivan?... ça, mon ami... On lui prête des amants; moi, je n'en sais rien... Cela paraît vraisemblable. Trélivan s'occupe fort peu d'elle et la regarde d'un air plus sarcastique que tendre.

—Et vous croyez. Monsieur, qu'il tolérerait?

—Tout est possible... À Paris, vous savez... Le député de Caen écarta les mains en hochant la tête et parla des élections prochaines.

* * *

Les femmes auxquelles le monde a fait une réputation de légèreté semblent condamnées à vivre ensuite la vie qu'on leur a attribuée. Nous voyons dans un être ce que nous nous attendons à y trouver, et comme les signes du visage peuvent être interprétés de mille façons, tel jugera provocante la femme qu'il sait facile et que tel autre moins renseigné jugera simplement aimable. La certitude de réussir donne confiance à des timides et c'est ainsi qu'une femme, honnête par goût, et d'ailleurs peu sensuelle, mais livrée en otage aux désirs des hommes par des propos calomnieux, finit par céder sans plaisir à des amants dont le nombre toujours plus élevé l'étonne et la décourage.

Dès le lendemain de cette conversation, Lecadiou chez les Trélivan se considéra comme un amant heureux. Assis entre ses deux élèves, il s'admirait pour une rouerie que rien n'avait encore prouvée. Bientôt il put me dire avec satisfaction que M^{me} Trélivan assistait à ses leçons. Il la regardait avec une audace croissante. Elle portait toujours des robes assez ouvertes qui laissaient deviner la naissance des seins sous un voile de tulle. Ses épaules et ses bras montraient cette fermeté pleine qui précède, sans le laisser prévoir, l'empatement de la maturité. Le visage était sans rides ou du moins Lecadiou trop jeune pour en découvrir les imperceptibles sillons. Quand elle s'asseyait, elle découvrait des chevilles très fines que le léger grillage de la soie semblait soustraire à la matière charnelle. Ainsi elle apparaissait à Lecadiou à la fois divine par sa beauté et par les ombres savantes qui enveloppaient sa forme animale, accessible pourtant puisque la légende la disait faible.

Les conversations de mon ami et de M^{me} Trélivan, qui d'abord n'avaient eu d'autre sujet que les livres et la conduite des enfants, furent assez vite transformées par lui en cette sorte de badinage à la fois si grave et si futile qui sert presque toujours de prélude à l'amour. Avez-vous remarqué que, dans les conversations entre homme et femme, le ton plaisant n'est là que pour masquer l'intensité du désir? On dirait que, conscients de la force qui les emporte et du danger qui les menace, ils s'efforcent de protéger leur repos par la feinte indifférence de leurs discours. Alors tout trait est allusion, toute phrase est un coup de sonde, tout compliment une caresse. Alors discours et sentiments glissent sur deux plans superposés, et le plan supérieur où passent les mots ne peut être interprété que comme signe et symbole de l'autre où se meuvent des images confuses et grossières.

Cet ardent normalien qui voulait dominer la France par son génie se pliait à parler là des dernières pièces jouées, de romans, de robes même, et du temps qu'il faisait. Mais en parlant il regardait cette main que Julien avait saisie, cette taille que Félix de Vandenesse avait prise, et il préparait par avance les gestes décisifs.

Toutefois il concevait mal comment il passerait à ceux-ci. Les deux enfants étaient toujours présents. En vain guettait-il dans les yeux de M^{me} Trélivan un encouragement ou un signe d'intelligence. Elle le regardait avec un calme parfait, avec un sang-froid qui ne laissait place pour aucune hardiesse de hasard.

Chaque fois qu'il sortait du petit hôtel que les Trélivan habitaient dans l'île Saint-Louis, il errait le long des quais en méditant: «Je ne suis qu'un lâche... Cette femme a eu des amants... Elle a au moins quinze ans de plus que moi... Elle ne peut être bien difficile... Il est vrai que son mari est un homme admirable. Mais les femmes voient-elle ces choses? Elle semble s'ennuyer à la folie.» Et il se répétait avec fureur: «Je ne suis qu'un lâche... Je ne suis qu'un lâche.»

Il se serait moins méprisé s'il avait alors mieux connu l'état véritable du cœur de M^{me} Trélivan, renseignement que j'eus, moi, beaucoup plus tard par une amie de cette dame qui avait joué auprès d'elle, en cette période de sa vie, le rôle que je remplissais auprès de Lecadiou.

Thérèse Trélivan avait été élevée par un père voltairien et républicain, type de bourgeois français devenu rare aujourd'hui, mais très commun vers la fin de l'Empire. Cet homme avait fait instruire sa fille en dehors de toutes croyances religieuses, dans une sorte d'évangélisme démocratique inspiré de Renan et de Renouvier. À vingt ans elle avait transformé ses premières ardeurs de jeune fille en apparente passion politique et «fait une poussée» de vertu. En épousant Trélivan, jeune et déjà célèbre député d'opposition, elle avait imaginé la belle vie d'un couple consacré à l'apostolat. Elle s'était vue inspirant les discours de son mari, les copiant, soutien fidèle dans les échecs, compagne effacée et précieuse dans le succès. Ceux qui l'ont connue en ce temps là disent tous que sa naïveté, sa confiance étaient charmantes à voir. La vie devait lui offrir un spectacle bien décevant.

Trélivan, intelligence presque trop rapide, esprit sarcastique, réaliste et d'une grande pudeur d'enthousiasme, avait été beaucoup moins séduit qu'agacé par l'ardeur, peut-être maladroite, de sa femme. La naïveté plaît aux contemplateurs; elle irrite les hommes d'action.

Surtout il avait éprouvé le terrible ennui qu'inspirent l'admiration et la certitude d'être aimé. Il avait repoussé d'abord tendrement, puis poliment, puis sèchement cette collaboration domestique. Les premières grossesses et les précautions qu'elles imposent lui avaient été prétexte à fuir sa maison et sa femme.

Après six ans de demi abandon, désœuvrée, agitée par un besoin confus de tendresse, celle-ci avait pris pour amant un collègue et un ami politique de Trévilan, homme brutal, exigeant, compromettant, qui lui avait donné par ses vantardises la réputation d'une femme facile, et qu'elle avait fini par haïr. Au moment où Lecadiou était entré dans la maison, elle venait enfin de quitter cet amant, non sans difficultés et déchirements, en se promettant de ne pas le remplacer. Le découragement avait fait d'elle une femme très faible, prodigieusement paresseuse, beaucoup trop indolente pour être méchante, et complètement dépourvue de sensualité.

Les vacances de Pâques vinrent interrompre les études des enfants et donner à Lecadiou le temps d'une méditation assez longue de laquelle il sortit résolu. Le lendemain de la rentrée, après la leçon, il demanda à M^{me} Trévilan un entretien particulier. Elle crut qu'il avait à se plaindre d'un de ses élèves et l'emmena dans un petit salon. En la suivant il était parfaitement calme, comme on l'est avant un duel quand on a bien pris son parti. Dès qu'elle eut refermé la porte, il lui dit qu'il ne pouvait plus se taire, qu'il ne vivait que pour les minutes qu'il passait auprès d'elle, qu'il avait sans cesse son visage devant les yeux, enfin la déclaration la plus artificielle et la plus littéraire, après laquelle il voulut s'approcher d'elle et lui prendre les mains.

Elle le regardait avec ennui et embarras et répétait: «Mais c'est absurde... Mais taisez-vous donc.» Enfin elle lui dit: «C'est ridicule, cessez, je vous prie, et allez vous-en» d'un ton si suppliant et en même temps si décidé qu'il se sentit vaincu et honteux. Il s'éloigna d'elle et sortit en murmurant: «Je vais demander à M. Perrot de me faire remplacer auprès de vos fils».

Dans le vestibule, il s'arrêta un instant, un peu étourdi, puis erra quelques secondes à la recherche de son chapeau, de sorte qu'un

domestique, qui l'entendit, ouvrit la porte de l'office et le suivit pour le reconduire.

C'est à ce moment que cette sortie d'amant chassé, ce valet de chambre debout derrière lui, rappelèrent brusquement à mon camarade une nouvelle de Balzac qu'il venait de lire, une courte, mais très belle nouvelle qui a pour titre: *La Femme Abandonnée*.

Est-ce que vous vous souvenez tous de *La Femme Abandonnée*? Ah! Vous n'êtes pas des balzaciens... Il faut alors que je vous rappelle, pour que vous compreniez la suite, que dans ce récit un jeune homme s'introduit, sous un faux prétexte, chez une femme et lui déclare, sans préparation, l'amour le plus extravagant.

Elle lui lance un coup d'œil plein de hauteur et de mépris» et dit au valet de chambre quelle a sonné: «Jacques—ou Jean—, éclairez Monsieur». Jusque-là, c'était assez l'aventure de Lecadiou.

Mais dans Balzac le jeune homme, en traversant l'antichambre, réfléchit: «Si je quitte la maison, je serai toujours un sot pour cette femme; peut-être en ce moment ressent-elle un regret vague de m'avoir si brusquement congédié; c'est à moi de le comprendre.» Il dit alors au valet de chambre: «J'ai oublié quelque chose», remonte, trouve encore M^{me} de Beauséant dans le salon et devient son amant.

—Oui, pensa Lecadiou, tout en cherchant sa manche avec maladresse... Oui, c'est ma situation... Exactement... et non seulement je serai toujours un sot à ses yeux, mais elle racontera cette aventure à son mari. Et quels ennuis!... Si je remonte, au contraire...» Il dit au valet de chambre: «J'ai oublié mes gants», traversa le vestibule presque en courant et rouvrit la porte du boudoir.

M^{me} Trélivan était assise, songeuse, sur une petite chaise, près de la cheminée; elle le regarda avec surprise, mais avec une grande douceur:

—Quoi! Monsieur, dit-elle, c'est encore vous? Je croyais...

—J'ai dit au valet de chambre que j'avais oublié mes gants. Je vous supplie de m'entendre cinq minutes.

Elle ne protesta pas, et il paraît certain que, pendant les courts instants de réflexion que lui avait laissés la sortie de mon ami, elle avait regretté son mouvement de vertu. Ce sentiment, si humain, de mépriser ce qui s'offre et de s'accrocher à ce qui échappe, avait fait sans doute que, l'ayant chassé de bonne foi, en l'entendant s'éloigner elle avait désiré le revoir.

Thérèse Trélivan avait trente-neuf ans. Une fois encore, la dernière peut-être, la vie pouvait devenir pour elle un terrible et délicieux mélange de douleur et de joie; une fois encore elle pouvait connaître les rendez-vous, les lettres cachées, les raisonnements sans fin de la jalousie. Son amant serait un adolescent qui peut-être avait du génie; ce rêve de protection maternelle que son mari avait si sèchement interrompu, peut-être allait-elle pouvoir le reprendre avec un homme qui lui devrait tout.

Quand il s'approcha d'elle après un assez long discours qu'elle n'avait pas entendu, elle lui tendit la main et détourna les yeux avec une grâce infinie. Ce mouvement, qui était dans la tradition des héroïnes de Lecadie, l'enchantait si fort qu'il baisa cette main avec une passion devenue sincère.

* * *

À partir de ce jour, les confidences que je reçus de lui furent beaucoup plus rares. Je pus deviner, malgré ses honorables efforts pour être discret, qu'il était fort amoureux. Il n'avait eu avant celle-ci que des maîtresses tout à fait médiocres; il ignorait à quelle beauté subtile peut atteindre la femme délicate dont le corps participe à la fois de la mouvante grâce humaine et de l'immobile perfection de l'art. Si même, comme nous l'avait dit notre député normand, M^{me} Trélivan était «insignifiante», elle pouvait étonner et ravir encore un enfant. Et d'ailleurs une femme amoureuse est-elle jamais insignifiante?

Elle lui apprit, entre autres choses, que les grands hommes sont des hommes. Il fut bien surpris de découvrir que ce Gambetta, ce

Trélivan auxquels ils avaient toujours pensé comme à César, à Pompée, avait eu jadis ses timidités, ses hésitations. Elle lui montra des lettres d'amour qu'elle avait reçues (et dédaignées) d'un homme d'État qui passait pour le plus solide esprit de la République; elles étaient naïves et romantiques. Elle le fit dîner avec de grands écrivains, de grands savants; il fut étonné et touché en constatant que ces héros étaient accessibles aux passions.

Sa maîtresse lui enseignait, avec un naïf machiavélisme, le chemin de ces estime qu'il avait crues lointaines. L'un qui était un grand orateur, n'était fier que d'un petit livre sur les jardins, convoitait un fauteuil académique et flattait tout ce qui l'en pouvait rapprocher. Un autre, qui passait pour notre meilleur financier, était si paresseux qu'un secrétaire énergique le gouvernait sans efforts. Un ministre qui avait pour maîtresse une actrice sans talent, était à la merci des régisseurs.

Cette rapide découverte du monde, ce brusque éclairage de la scène, ce droit si nouvellement acquis pénétrer dans les coulisses, paraissaient procurer à Lecadiou des plaisirs toujours renouvelés. Très occupé par des rendez-vous de plus en plus nombreux, par des devoirs mondains, il en était venu à travailler peu. Même son aspect avait changé; il ne pouvait s'habiller chez de grands tailleurs, mais sa façon de se coiffer, de nouer sa cravate dénonçaient l'homme qui cherche à plaire, et non plus à s'imposer.

Nous devons passer au mois de juin notre concours d'agrégation. Il ne le préparait guère, certain d'être reçu, au moins dans un rang médiocre, et décidé à quitter l'Enseignement aussitôt qu'il le pourrait.

* * *

Les chambres des élèves, à Normale, sont des sortes de loges fermées par des rideaux et alignées le long d'un couloir. La mienne était à droite de celle de Lecadiou; à gauche couchait André Klein, maintenant député socialiste de Lyon.

Quelques semaines avant le concours je fus réveillé par un bruit qui me parut étrange et, m'étant assis sur mon lit, j'entendis distinctement des sanglots. Je me levai; dans le couloir, Klein déjà

alarmé épiait, l'oreille collée au rideau, devant la chambre de Lecadieu. C'était de là que venaient les gémissements.

Après m'avoir consulté d'un mouvement de tête, Klein tira le rideau. Lecadieu, encore habillé, était étendu sur son lit, en larmes. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit de la force de ce caractère, de notre respect pour lui, et vous imaginerez notre surprise.

—Qu'est-ce que tu as? lui dis-je... Lecadieu! Réponds-moi... qu'est-ce que tu as?

Il frissonna.

—Laisse-moi tranquille... Je vais m'en aller.

—T'en aller? Quelle est cette histoire?

—Ce n'est pas une histoire; je suis obligé de partir.

—Es-tu fou? On t'a renvoyé?

—Non... J'ai promis de partir.

Il secoua la tête avec fureur et se laissa retomber sur son lit. Je regardais Klein qui souleva les sourcils en avançant les lèvres.

—Tu est ridicule, Lecadieu, dit-il.

L'autre se redressa vivement.

—Enfin, lui dis-je, qu'est-il arrivé?... M^{me} Trélivan? Pourquoi tant de mystères?

Pendant quelques minutes il refusa de répondre. Puis convaincu sans doute de l'inutilité de sa tardive discrétion, poussé aussi par un besoin vif de se raconter, il se leva, alla devant sa glace, remit en ordre ses cheveux et sa cravate et dit avec une grande fermeté:

—Évitons au moins l'hypocrisie... Aujourd'hui, après ma leçon, Trélivan m'a fait demandé de passer à son bureau. Il m'a dit «bonjour, mon ami» et sans un mot de plus m'a tendu deux de mes lettres... Oui, j'avais eu la sottise d'écrire des lettres sentimentales... J'ai été... comment vous dire?... effondré... J'ai balbutié je ne sais quoi, des phrases incohérentes sans doute. Lui m'écoutait, tout à fait calme. Je me sentais jugé, mesuré... Il faut le connaître, vous savez,

Trélivan... Un grand bonhomme... C'est ce qu'il y a de plus terrible... Enfin comme je concluais par le classique: «Je suis à votre disposition», il a secoué la cendre de sa cigarette: «Non, je vous en prie, m'a-t-il dit. Je voudrais que nous traitions cette affaire en hommes... Vous aimez ma femme; vous le lui écrivez. Elle vous aime aussi et ne le nie pas... Pour moi, je la vois à peine, comme vous avez pu le constater; nos enfants sont assez grands pour pouvoir se passer d'elle... je n'ai pas de fille... Je vais donc divorcer... Seulement, je suis un homme public et mon divorce fera quelque bruit. Pour réduire ce scandale au minimum, j'ai besoin de vous. Je vous offre une issue correcte, honorable... je ne veux pas que ma femme, restée à Paris pendant le procès, alimente, volontairement ou involontairement, les colporteurs de potins et les petits journaux à anecdotes... Je vous demande de partir, et de l'emmener. Je préviendrai votre directeur et vous ferai nommer professeur dans un collège de province...—Mais, Monsieur, lui dis-je; je ne suis pas agrégé.—Eh bien? ce n'est pas indispensable. Soyez tranquille; j'ai encore assez d'influence au ministère pour faire nommer un professeur de sixième. D'ailleurs rien ne vous empêche de continuer à préparer votre agrégation et de vous y présenter l'an prochain. Je vous ferai alors donner un poste meilleur... Surtout ne croyez pas que je me prépare à vous persécuter... Bien au contraire. Vous vous trouvez dans une situation difficile, pénible; je le sais, j'en tiens compte et si vous acceptez mes conditions, je vous aiderai à en sortir... Si vous les refusez, je me verrai obligé d'user des armes légales.»

Il y eut un silence; puis Klein demanda:

—Les armes légales?... Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce qu'il peut te faire?

—Oh! tout... le procès en adultère... Et puis un homme comme lui peut fermer toute carrière. Résister serait fou. En cédant au contraire... qui sait?

—Tu as accepté?

—Je pars dans huit jours, avec elle, pour le collège de Luxeuil.

* * *

En ce temps-là, j'étais, comme Lecadieu, bien jeune, et ce coup de théâtre avait quelque chose de si dramatique que j'en acceptai la fatale nécessité sans penser à la discuter. Plus tard, quand j'ai réfléchi à ces événements de sang-froid et avec quelque connaissance des hommes, j'ai compris que Trélivan avait habilement profité de l'inexpérience d'un enfant pour déblayer sa propre vie avec peu de dégâts. On ne pouvait l'en blâmer. Il y avait longtemps qu'il désirait se débarrasser d'une femme infidèle et qui l'ennuyait. Il avait connu l'existence du premier amant, «l'ami politique», mais avait hésité à déclencher un scandale qui eût atteint et peut-être divisé le parti, et surtout qui l'eût exposé à retrouver dans son monde cette femme remariée dont la présence lui eût été désagréable. L'exercice de la politique lui avait appris à attendre et il avait guetté patiemment l'occasion favorable.

Il n'en pouvait trouver de plus belle: Un adolescent écrasé par son prestige; sa femme écartée de Paris pour longtemps, pour toujours peut-être si elle suivait son amant (et il était probable qu'elle le suivrait parce qu'il était jeune et qu'elle l'aimait); ses enfants enfin, auxquels il tenait, confiés à lui sans discussion possible. Il avait vu là une partie sûre à jouer et l'avait gagnée sans effort.

Quinze jours plus tard, Lecadieu avait disparu de notre vie. Il écrivit quelquefois, ne parut pas au concours d'agrégation de cette année-là, ni au suivant. Les ondes soulevées par cette chute diminuèrent, disparurent. Un faire-part m'annonça son mariage avec M^{me} Trélivan. Je sus par des camarades qu'il était agrégé, par un inspecteur général qu'il avait été nommé au lycée de B..., poste très demandé, «grâce à des influence politiques», puis je quittai l'Université et l'oubliai, avec beaucoup d'autres.

* * *

L'an dernier, les hasards d'un voyage m'ayant conduit à B..., j'eus la curiosité d'entrer au lycée qui est installé dans une ancienne abbaye et l'un des plus beaux de la France, et de demander au concierge ce qu'était devenu M. Lecadieu. Ce concierge était un homme gras et pompeux qui, sans doute à force de promener dans une atmosphère

chargée de science le cahier des absents et celui des retenues, avait acquis une sorte de pédantisme vulgaire tout à fait antipathique.

—M. Lecadiou? me dit-il... M. Lecadiou appartient au corps des professeurs de ce lycée depuis plus de vingt ans, et nous espérons qu'il y attendra sa retraite... D'ailleurs, si vous voulez le voir, vous n'avez qu'à traverser la cour d'honneur et à descendre dans la cour des petits, par l'escalier de gauche. Il est certainement par là à causer avec la surveillante.

—Comment! Le lycée n'est pas en vacances?

—Si, mais M^{lle} Septime accepte de garder quelques enfants dans la journée pour des familles de la ville. M. le Proviseur veut bien l'y autoriser, et M. Lecadiou vient lui tenir compagnie.

—Tiens! Mais il est marié, Lecadiou, n'est-ce pas?

—Il l'était, Monsieur, me dit mon concierge d'un air de reproche et d'une voix tragique. Nous avons enterré M^{me} Lecadiou il y a un an, la veille de la Saint-Charlemagne.

—Au fond, c'est vrai, pensai-je, elle devait avoir près de soixante-dix ans, M^{me} Trélivan... La vie de ce ménage a dû être bien étrange.

Et la curiosité l'emportant sur l'antipathie, je demandai encore:

—Elle était beaucoup plus âgée que lui, n'est-ce pas?

—Monsieur, dit-il, ce que je vais vous dire va vous sembler incroyable, mais je ne l'avais jamais vue. C'étaient des gens qui vivaient tout seuls... une maison fermée... Oh! lui, il n'y a rien à dire... Il faisait bien régulièrement ses visites, mais elle, elle était fière...

Je vis qu'il allait me raconter toute l'histoire et, me hâtant de profiter de sa première offre, je traversai la cour d'honneur. C'était un ancien cloître du Quinzième, un peu déshonoré par des fenêtres trop nombreuses à travers lesquelles on apercevait des bancs et des tables fendillés. À gauche, un escalier voûté descendait vers une cour plus petite entourée de maigres arbres. Au pied de cet escalier,

deux personnages se tenaient debout: un homme qui me tournait le dos et une grande femme au visage osseux, aux cheveux gras, dont le corsage de flanelle à carreaux était soulevé en cercle rigide par un corset citadelle à la mode ancienne. Ce couple paraissait engagé dans une conversation animée. Le passage voûté, faisant tuyau acoustique, m'apporta une voix qui évoqua avec une extraordinaire netteté le palier du dortoir de Normale et voici ce que j'entendis:

—Oui, Corneille est peut-être plus fort, mais Racine est plus tendre, plus délicat. La Bruyère a dit avec beaucoup d'esprit que l'un peint les hommes tels qu'ils sont; l'autre...

Entendre dire de telles platitudes à une telle interlocutrice, et penser qu'elles étaient dites par un homme qui avait été le confident de mes premières idées et l'influence la plus forte que que j'eusse subie dans ma jeunesse, cela me parut si étrange et surtout si pénible que je fis sous la voûte deux pas brusques vers lui. Il tourna la tête, découvrant une noble barbe carrée grisonnante, un grand crâne chauve. Mais c'était bien Lecadiou. Lui aussi me reconnut aussitôt, et son visage prit une vague expression d'ennui et presque de douleur qui disparut immédiatement sous un sourire artificiel.

Assez ému, ne désirant pas parler du passé devant la surveillante à tête de gendarme, j'invitai rapidement mon ami à déjeuner et lui donnai rendez-vous à midi dans le restaurant de l'endroit. Quand j'y arrivai, après avoir vu comme il convenait l'Ingres douteux du Musée et la crypte de la cathédrale, Lecadiou était déjà là et poursuivait avec la patronne, petite femme grasse aux accroche-cœurs noirs, une conversation érudite et badine dont les dernières phrases me soulevèrent le cœur. Je me hâtai de l'entraîner vers une table.

Vous connaissez cette volubilité inquiète des hommes qui redoutent une allusion pénible. Dès que la conversation tend à s'approcher des thèmes «tabou», une fausse animation dénonce leur anxiété. Leurs phrases sont alors comme ces trains vides que le commandement fait circuler dans les secteurs vulnérables pour détourner une attaque prévue. Pendant tout le repas, mon Lecadiou ne cessa de parler avec une éloquence facile, fluviale, banale

jusqu'à l'absurde, de la ville de B..., de son collègue, du climat, des élections municipales, des intrigues des professeurs-femmes.

«Il y a ici, mon vieux, en dixième préparatoire, une petite institutrice...»

Pour moi, la seule chose qui m'eût intéressé aurait été de savoir comment cette belle ambition avait renoncé, comment cette dure volonté avait capitulé, enfin ce qu'avait été sa vie sentimentale depuis le jour où il avait quitté Normale. Mais chaque fois que j'essayais de l'entraîner de ce côté, il obscurcissait l'air tout autour de nous d'un jet de paroles vaines et confuses.

Comme on servait le fromage, je devins furieux et perdant toute mesure, je lui dis brutalement en le tenant sous mon regard:

«Quel jeu joues-tu donc, mon ami?... Tu as pourtant été intelligent?... Pourquoi parles-tu comme un recueil de morceaux choisis?... Pourquoi as-tu peur de moi?... Et de toi?»

Il devint très rouge; une rapide lueur de volonté, peut-être de colère, passa dans ses yeux, et pendant quelques instants je retrouvai mon Lecadiou, mon Julien Sorel, mon Rastignac de l'école. Mais tout de suite le masque officiel vint se replaquer sur le grand visage barbu et, avec un sourire:

—Comment? me dit-il... Quoi, intelligent?... Que veux-tu dire? Tu as toujours été singulier.»

Puis il me parla de son proviseur: M. de Balzac avait achevé son homme.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK PAR LA FAUTE
DE M. DE BALZAC ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away

or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in

the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- • You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- • You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- • You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- • You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it,

you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™
Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of

computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™'s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate. While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff. Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.